

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 31 (1951)
Heft: 11

Artikel: Suisse d'automne
Autor: Ziégler, Henri de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-888601>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

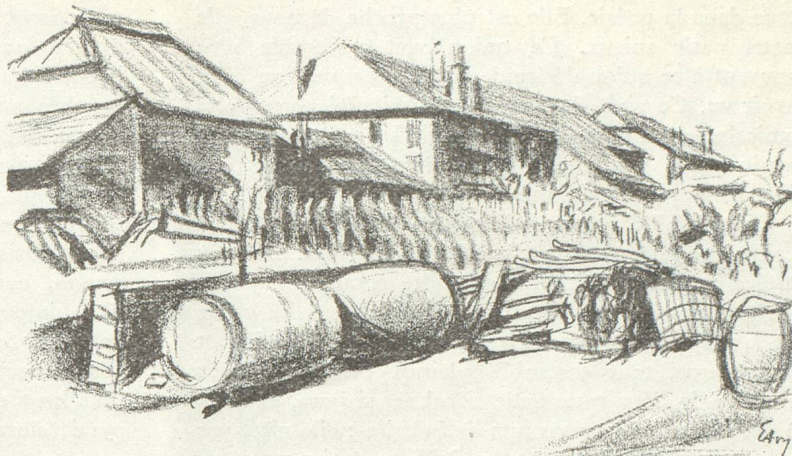
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Suisse d'automne



Dans le vignoble vaudois.

par

Henri de Ziegler

Homme de lettres, Président de la Société suisse des écrivains

L fut un temps, pas encore très ancien, où ce qu'on devait plus récemment appeler le tourisme ne se pratiquait que dans la saison d'été. L'hiver, de nombreuses personnes se dirigeaient vers le Midi, où les appelaient, soit les exigences de leur santé, soit l'horreur des frimas et l'amour du soleil. Et certaines régions de la Suisse, heureusement tempérées, telles que les lacs du Tessin ou Montreux jouissaient pour les mêmes raisons de la même faveur. Ces hivernants, comme on disait, s'installaient dans un hôtel de leur choix et dès lors ne se déplaçaient plus guère. Ils étaient amis des promenades circonscrites, des pas comptés, des prudentes siestes, des paisibles loisirs.

Puis on découvrit les sports d'hiver. Ce fut une révolution véritable et leur vogue n'a plus guère cessé de s'accroître jusqu'à ce temps. Ils ne sont pas notre objet, et nous n'en parlerons pas davantage. Il suffira de noter que, tandis que l'on commençait de se plaisir, décembre revenu, en des lieux d'où l'automne avait naguère chassé les plus aventureux voyageurs, se répandait aussi le goût de visiter dans tout leur éclat estival ceux où précédemment la mode avait été de fuir les rigueurs du Nord.

Maintenant on voyage pour son plaisir, quand on le peut, d'un bout à l'autre de l'année. Ici je rappelle que Rousseau conseillait de voir la Russie alors qu'elle s'ensevelit sous les neiges, l'Italie aux jours où la dévore le feu du ciel, et chaque heure enfin, si l'on peut dire, dans le paroxysme de son climat. Certes, cela peut n'être pas toujours commode, et l'on ne devrait pas davantage prendre à la lettre cette sentence de Ruskin : « Pour le véritable amant de la nature, il ne fait jamais mauvais temps ». Voire. L'esthète gallois se plaçait au point de vue du peintre ou du poète. Et il est bien certain qu'il existe une poésie de la pluie et du brouillard. « Il pleut sur la ville », dit Paul Verlaine, qui parle aussi des

sanglots longs de l'automne. Emile Verhaëren, pour sa part, nous a donné parfois la nostalgie — ou presque — des hargnes de sa terre natale. Mais jusqu'à ce jour on n'a pas encore lu dans les agences de voyage une affiche portant ces mots : « Visitez la Sodomérie, ses froids humides, ses bises glacées, ses brumes, son temps pourri ».

Je propose aux méditations du lecteur une vérité moins paradoxale : il faut voir un pays sous son aspect de chaque saison. Des quatre saisons, je ne retiendrai qu'une seule, l'automne ; et de tous les pays qui attirent les touristes, je n'en veux prendre qu'un : le mien. A des touristes je dis : venez en Suisse entre l'été et l'hiver. Elle saura vous retenir par des attraits ravissants. Les jours, sans doute, alors sont déjà courts. Mais pour commencer par là, n'y a-t-il pas la promesse d'une joie intime dans ce quelque chose de frileux qui se mêle aux approches du soir et vous fait désirer plus vivement la chambre tiède et close où la tendresse attentive du silence vous attend ? la fraîcheur de l'air au déclin de l'après-midi vous engage à une marche plus rapide. Elle a une vivacité tonique dont manquaient les crépuscules chaudement prolongés.

Le soleil se lève un peu plus tard, et la nuit tombe un peu plus tôt. Mais un espace considérable sépare encore ces deux moments, toute une suite d'heures claires, légères, fluides, parfois délicatement embuées, parfois colorées et ardentes comme des miettes délicieuses de l'été. Vous aurez du bonheur à en égrener le chapelet sur le bord de nos lacs. Si vous saviez ce qu'a d'ingénu leur premier sourire dans la clarté du matin qui peu à peu s'encourage ! Leur bleu s'est fait plus bleu, d'une nuance plus céleste. Un peu de rêve nocturne flotte encore sur leurs eaux. Il y a moins de réalité dans le réel et davan-

tage dans la poésie. Elle est plus proche de nous, elle nous parle mieux. Ce qu'on voit ressemble plus souvent à ce qu'on désire de voir, à ce que l'on croit avoir vu. Ce rien de gracieuse ambiguïté correspond amicalement à celle de notre cœur. Le paysage semble avoir appris pour nous plaire notre langue secrète. Il nous appelle par notre nom.

Cette qualité si fine, si humaine, de la forme et de la couleur se retrouve dans les sons et les voix. Ecoutez le lac : il ne se fait plus entendre comme en juillet et août : son clapotis entre les roseaux, sur les galets de la grève a vous ne savez quoi qui vous touche et vous berce, tout ensemble plaintif et gai. Plongez votre main dans cette onde si calme, si pure, et ridée à peine par les jeux errants de la brise : elle n'est pas encore si froide, n'est-ce pas ? Ne pourriez-vous pas vous y baigner pour un peu ? Il y a des gens qui s'y baignent.

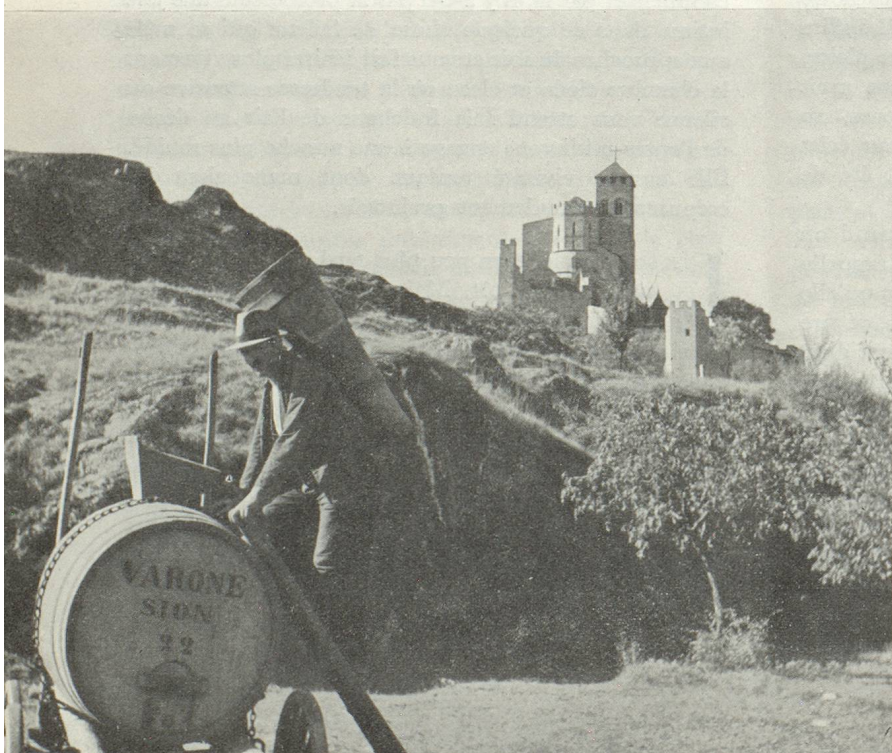
Mais je ne vais pas vous conseiller ce qui pourrait être une imprudence. Je préfère vous dire maintenant quelque chose des coteaux et des monts. Car la Suisse a des coteaux délicieux, et non seulement des cimes. Comme elle a ses plaines douces, ses rivières lentes, ses espaces qui s'ouvrent sur le mystère des lointains. « Cette colline est belle, inclinée et pensive » a dit Henri de Régner dans *La cité des eaux*. Je me suis chanté ce vers bien des fois sous les hauteurs de Cognay, qui si gracieusement s'arrondissent près de Genève, sous celles de la Côte ou celles du Vully ; plus souvent en septembre ou en octobre, quand je les croyais pensives comme cette autre colline de France sous le ciel automnal. Coteaux de la Suisse romande, qui gardez sur votre pente aisée un peu de la souplesse de la rive et des eaux, qui vous soulevez si justement au-dessus d'elles pour nous en découvrir l'étendue et nous en montrer le dessin, d'où le regard possède si bien cette surface immobile, que soudain

parcourent des frissons furtifs, contenue et pourtant libre et qui conquiert avec une nonchalante autorité, lorsque les vents se taisent, les arbres, les maisons penchés sur son miroir ; coteaux, marche première vers le ciel, je reprendrais sans me lasser votre louange tous les jours. Vous êtes la terre de l'automne, et non seulement par les aigues prospères dont vos flancs souvent sont drapés, mais par des jardins qui s'y mêlent, plus fleuris à la saison tardive, plus ardents et plus rouges, comme pour compenser avec les feuillages d'or, de pourpre et de soufre ce que le soleil a perdu de cette force cruelle qu'il avait aux mois défunts. L'automne aime nos coteaux comme il aime le Jura, plus haut qu'eux, mais bien moins que les Alpes, qui paraît alors dans sa gloire. On viendrait à son pied en octobre pour être assuré d'être là quand il atteint à sa suprême splendeur.

LES montagnes plus élevées ne se ferment pas au tourisme entre la saison d'été et la saison d'hiver. Ce n'est plus l'époque des grandes ascensions, et les hôtels d'altitude, sauf quelques-uns, ne vous peuvent plus accueillir. Mais restent les régions moyennes, qui sont peut-être alors dans leur plus beau moment. Après les mois de grande circulation, les voici rendues à elles-mêmes. L'affluence des passants et des villégiateurs pouvait distraire de les connaître en leur nature véritable. Maintenant leur rythme devient plus sensible. La vallée a retrouvé son âme de toujours. Le village prononce sa parole et fait son geste. Vous êtes plus près de la nature et vous êtes plus près des gens. La vie, aussi rude qu'elle puisse être, prend facilement à vos yeux le caractère d'une idylle — je ne veux pas dire d'une bergerie enrubannée et fade — ce sont les tableaux augustes, bien que touchants et souples que composent les travaux des hommes quand dans le présent religieusement ils prolongent l'expérience et la sagesse d'un long passé.

C'est au Valais surtout que je songe, où l'on ne sait quoi d'invariable donne à chaque journée une apaisante sérénité. Ne voir que les choses, que les curiosités, comme on dit, c'est perdre la moitié de l'agrément d'un voyage ou d'un séjour. Il est toujours profitable, édifiant même bien des fois, de s'intéresser à la population des pays qu'on visite surtout aux lieux où rien ne la détourne d'être encore ce qu'elle fut, d'être un peuple véritable, fidèle à sa guise et à sa loi. L'automne le facilite en ces montagnes pacifiées où les heures se font plus lentes si les jours se font plus courts. Cette saison a en elle-même quelque chose de méditatif, qui vous invite à plus intensément goûter le charme de cent détails délicats dont la fièvre entreprenante de l'été nous avait enlevé la jouissance.

Vendanges à Sion.



Les costumes ravissants du Val d'Hérens ou du Val d'Annivers, vous ne les aviez pas très bien examinés, ces chalets de mélèze noirci, vous n'en aviez pas analysé tout à fait l'architecture et la décoration. C'est l'instant de le faire : rien ne vous presse. En juillet et en août, vous étiez pris de la passion des cimes. Voici le temps calme où l'on suit des yeux le bleu d'une mince fumée au-dessus d'un toit de pierre olivâtre, où l'on prête l'oreille aux propos de la rue, entre l'église et la fontaine, au patois du cabaret.

Et les choses se rapprochent, s'humanisent. L'attente de l'hiver établit une secrète communion entre les hommes, les bêtes, les rochers et les arbres. Notre frère le soleil, dit saint François. Notre sœur l'alouette, dit Verlaine : notre frère le mélèze (si beau dans le feu clair de sa robe dernière) notre sœur la source. A la montagne, l'automne est la saison de cette universelle fraternité.

Un humaniste suisse, Conrad Gessner, né en 1516, mort en 1565, a laissé dans une description du Pilate quelques pages qui pourraient être intitulées : « Plaisirs des cinq sens dans les montagnes ». « La vue, écrit-il, trouve un charme extraordinaire au merveilleux spectacle des monts, des crêtes, des rochers, des forêts, des vallées, des ruisseaux, des sources, des prairies, à la coloration de la plupart des plantes qui verdoient et fleurissent, *aux lignes et aux contours...!* ». Nous soulignons ces derniers mots, bien que cet homme lointain n'ait sans doute pas pensé d'une façon particulière aux mois d'automne. Mais c'est alors qu'on jouit dans les Alpes le plus intensément des lignes et des contours. Car c'est le temps des lumières les plus flatteuses, les plus pures, les plus diaphanes ; le temps où tout se dessine avec on ne saurait dire quelle discrète précision. Cela peut paraître contradictoire. Et pourtant je n'arriverais pas à faire mieux imaginer ces sommets blancs et ces glaciers sertis dans un infini d'azur mouvant qui s'imposent à notre vue et ne lui pèsent pas, qui couronnent les bois et les paysages d'une splendeur à la fois victorieuse et modeste. En automne, la cime d'argent se hausse et s'allège. Elle s'affirme, cependant qu'elle s'apparente aux apparitions. Et c'est le sentiment d'une apparition qu'on peut avoir, quand, de l'une de ces hauteurs qui demeurent longtemps accessibles, soudain se découvre au regard, dans son immense étendue, une chaîne étincelante



Ronco, sur le lac Majeur, en face des îles de Brissago.

dont la blancheur semble appartenir à un monde plus heureux et plus beau. Qui n'a pas, en automne, vu le Mont-Blanc des environs de Genève, ou si l'on veut de Morges, ne saurait se flatter d'en connaître la totale beauté !

Je me rends familier avec mon lecteur jusqu'à lui faire une confidence : les cols de montagne ont encore pour moi un merveilleux attrait. La cime ne mène à rien : elle est pour elle-même. Le col conduit à autre chose, une « autre chose » qu'il vous appelle à conquérir. Son passage a un caractère épique. Au delà s'ouvre une vallée ou peut-être se parle une langue nouvelle ; et par son orientation, son aspect, sa flore, le type de ses habitants, c'est un nouveau pays. Nous nous sentons nous-mêmes renouvelés dans l'espace d'une heure. En automne, plusieurs cols peuvent être fermés : il n'est pas exclu que la neige les encombre. Mais la plupart d'entre eux, moins élevés, se franchissent aisément. Quel plaisir de redescendre vers cet inconnu de l'autre versant, avec l'aimable perspective d'aboutir à quelque petite cité pittoresque où nous attend une chambre à la boiserie odorante et luisante, dans l'auberge qu'aura sans doute annoncée une enseigne de fer forgé embelli de dorures. Le soir sera venu plus vite, mais nous en apprécierons davantage un seuil hospitalier.

Henri de Ziéglér